

—Ah ! qu'est-ce qu'il dit ?

—Mamselle Sara, li l'éte ici ! criaït Trim.

—Ils ont délivré Mademoiselle Sara, répétèrent simultanément tous les hommes de police ; elle est avec eux !

—Allons, murmura Sir Arthur, dont l'émotion était si grande qu'il avait de la peine à parler.

Tom, en s'apercevant qu'ils avaient été compris et que Lauriot virait de bord, dirigea sa pirogue vers le rivage, où il n'eut que le temps d'aider Trim à transporter Miss Thornbull sur une rude couche dont il lui avait fait un lit à la hâte, quand Sir Arthur arriva et courut à la jeune fille, que tant d'émotions avaient fait évanouir.

La fatigue, le manque de sommeil et les privations qu'elle s'était obstinément imposées, l'avaient complètement épuisée. Sa belle tête blonde reposait sur le capot de Tom qui lui en avait fait un oreiller ; ses longs cheveux bouclés, qu'agitait la brise naissante, voltigeaient sur sa figure si pâle qu'éclairait en ce moment la lune qui se levait. Sir Arthur, sur le front duquel se reflétait toute la sollicitude de son cœur, la contemplait avec une paternelle inquiétude, mêlée d'une profonde reconnaissance pour la Providence qui lui avait rendu l'enfant que son ami avait confiée à sa protection, et que quelques heures de retard lui auraient peut être enlevée pour toujours !

Lauriot et ses hommes se tenaient debout, à quelque distance, témoignant par leur silence et leur réserve leur respect pour la douleur de Sir Arthur, et leur intérêt pour la jeune fille.

—Je suis inquiet, M. Lauriot, dit Sir Arthur, cet évanouissement n'est pas ordinaire ; qu'en pensez-vous ?

Lauriot fit un pas en avant, prit la main de la jeune fille.

—Elle va revenir, dit-il après quelques instants ; je sens la chaleur du sang qui circule. Si vous me le permettez, nous lui froterons les tempes avec un peu de whisky.

—Oh ! reprit Sir Arthur avec douleur, qui aurait pensé à ceci ! Du vinaigre, oh ! si l'on en avait.

—Essayons toujours un peu de whisky sur les tempes et une goutte sur la langue : ça ne fera pas de mal.

Ils essayèrent le whisky, mais sans effet. Pendant ce temps Trim cherchait parmi les longues herbes du rivage, une racine que les nègres appellent *Bouari*, dont l'odeur piquante et le goût acidulé lui donne une vertu toute particulière sur le système nerveux, soit qu'on l'applique à l'odorat ou sur la langue. Il ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait et courant tout joyeux à Sir Arthur.

—Teni, mossié, teni ! voici bon pour Mesel ; li senti, li goûté, li trouvé micux ! faut faire fusé li un peu avant.

—Mais, c'est du Bouari, Trim, s'écria Lauriot qui reconnut la racine.